



HAL
open science

De la Provence aux Balkans : discours épilinguistiques autour d'un atlas sonore des langues régionales ou minoritaires d'Europe

Philippe Boula de Mareüil, Marcel Courthiade, Frédéric Vernier

► To cite this version:

Philippe Boula de Mareüil, Marcel Courthiade, Frédéric Vernier. De la Provence aux Balkans : discours épilinguistiques autour d'un atlas sonore des langues régionales ou minoritaires d'Europe. Annie Rialland; Michela Russo. Les langues régionales de France. Nouvelles approches, nouvelles méthodologie, revitalisation, Éditions de la Société de Linguistique de Paris, pp.247-283, 2023, 9782957089420. hal-04176590

HAL Id: hal-04176590

<https://hal.science/hal-04176590>

Submitted on 3 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 7

De la Provence aux Balkans : discours épilinguistiques autour d'un atlas sonore des langues régionales ou minoritaires d'Europe

**Philippe Boula de Mareüil, Marcel Courthiade¹,
Frédéric Vernier**

Université Paris-Saclay & CNRS, LISN

Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace

Alexis de Tocqueville (1848), *De la démocratie en Amérique*,
Tome 4/Quatrième partie/Chapitre 8.

¹ Marcel Courthiade (1953–2021) était professeur de rromani à l'INALCO au moment de la rédaction d'une grande partie de ce texte. Le 4 mars 2021, il est décédé à Tirana, quelques jours seulement après avoir enregistré les locuteurs de kajnas et de macédonien de Golo Brdo dont il est question dans ce chapitre ; quelques jours seulement après avoir rédigé quelques notes concernant cette dernière variété. Il devait, dans les semaines qui suivent la rédaction des lignes de la section 6.1, compléter l'analyse des langues balkaniques qu'il parlait pratiquement toutes — en plus de l'occitan et bien d'autres langues. Sa perte est grande pour la connaissance et fait cruellement défaut.

Abstract

To promote linguistic diversity, we propose to present a speaking atlas of regional or minority languages which, starting from Metropolitan France, has been extended to the French overseas territories, to languages without compact territory such as Rromani, as well as to other countries in the immediate vicinity of France. This online atlas <<https://atlas.limsi.fr>> allows visitors to listen to the same Aesop fable (and to read it) in over 900 versions. This work is the result of numerous field surveys and the development of an attractive interface. As confinement hardly lends itself to field linguistics, during the quarantine of 2020 we undertook to collect around forty translations of this fable, via the Internet, in minority languages /dialects of Europe.

We will describe their mapping and we will focus on some of the endangered languages collected, from various linguistic areas: Romance (Occitan, Moeso-Romanian and Aromanian), Finno-Ugric (Sámi, Meänkieli and Kven), and Slavic (Ruthenian, Moravian and Bunjevac). We will see that these languages raise common, controversial questions, due to their obsolescence. The heterogeneity of these languages, almost consubstantial with their minority state, will thus fuel a purist, fixist and essentialist discourse: “we don’t say it like that” or, between two varieties of these languages, “they [the others] don’t speak like us”. Under these conditions, the writing of minority languages, which is crucial for their documentation and survival, raises important questions, which are shared by the languages selected here. Different solutions proposed will be discussed, which continue to be debated, in the *Oc* Gallo-Romance area (Provençal and Oriental Languedocien, from which we will start and which we will analyze in detail) as well as in the Balkans especially.

1. Introduction

Souvent, les dialectes et langues minoritaires doivent faire face à une double minoration, de la part de leurs locuteurs mêmes, tenants d’un immobilisme hostile à toute évolution et de la part de locuteurs des langues dominantes. Ces premiers (mais également

ces derniers) cantonnent ces dialectes à la sphère privée, à un usage familial si ce n'est familial et informel. Presque par définition, les « patois » — comme les linguistes n'osent plus guère les appeler — sont depuis les XIII^e–XVII^e siècles considérés comme des langages bestiaux ou enfantins, inintelligibles et incorrects, rustiques et grossiers (Courouau, 2005). Pour Dauzat (1927), ce sont des parlers ruraux, socialement déclassés, qui ne disposeraient que d'un seul registre, celui de l'immédiateté et du quotidien. Ils constituent la langue du peuple, puisque les élites les ont abandonnés au profit de variétés plus prestigieuses. Rappelons la formule de Sainte-Beuve (1851) : « Je définis un patois une ancienne langue qui a eu des malheurs, ou encore une langue toute jeune et qui n'a pas fait fortune. » Les dialectes — terme moins investi péjorativement — seraient donc étrangers à l'idée de progrès ; ils seraient incapables de tout dire, d'exprimer des abstractions, de s'adapter au monde moderne.

Ces arguments, qui peuvent se manifester par une sorte de haine de soi (Fanon, 1952), rappellent le colonialisme du XIX^e siècle : « les races supérieures [...] ont le devoir de civiliser les races inférieures » (Ferry, 1885). Ils sont aujourd'hui repris par les adversaires politiques des langues régionales, de droite et de gauche, qui consentiront seulement à certains éléments de langage mettant en avant la richesse de notre patrimoine linguistique (Martel & Verny, 2020). La patrimonialisation est un moyen de muséifier ces langues, de les renvoyer à un passé révolu et de ne rien entreprendre pour leur transmission (Martel, 2019). À cet argument s'ajoute celui de l'éclatement dialectal, de l'hétérogénéité et du manque de standardisation des langues minoritaires, qui les rendraient donc non-fonctionnelles. Pour sortir de ce qui apparaît comme un « cercle vicieux », on pourrait mettre des moyens, afin de doter ces langues de systèmes d'écriture unifiés, de grammaires, de manuels d'enseignement (Viaut, 2020). Cependant, la volonté politico-économique n'est pas là, le plus souvent.

En France, on se heurte aux sacrosaints deux premiers articles de la Constitution de la V^e République pour promouvoir la diversité linguistique, au nom de l'indivisibilité de la société française (Eysseric, 2005 ; Viaut & Pascaud, 2017)) — nous ne reviendrons

pas sur les récentes péripéties constitutionnelles. Pour contourner le problème, on assiste à une déterritorialisation de la question : « le vrai territoire d'une langue est le cerveau de ceux qui la parlent » (Cerquiglioni, 1999). Même si telle n'était pas l'intention de l'auteur, cette formule a pu contribuer à l'invisibilisation des langues régionales de France dans l'espace public, laissant le français seule langue de la République. Pour au contraire rendre visible et valoriser la diversité de notre paysage linguistique, nous avons mis au point un atlas sonore qui, partant de la France hexagonale, a été étendu aux Outre-mer (Caraïbe, Océan Indien et Pacifique), aux « langues non-territoriales de France » comme le rromani, ainsi qu'à des pays comme la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Péninsule ibérique, dans le voisinage immédiat de la France (Boula de Mareüil *et al.*, 2017, 2019a, 2019b, 2020). Cet atlas en ligne permet d'écouter et de lire une même fable d'Ésope dans plus de 900 versions, résultats de nombreuses enquêtes sur le terrain et du développement informatique d'une interface attractive.

C'est cet atlas linguistique que nous nous proposons de présenter dans cet article. Accessible en ligne à l'adresse <https://atlas.limsi.fr>, il nous a valu des centaines de courriers électroniques de réactions le plus souvent positives, parfois négatives, auxquels nous nous sommes efforcés de répondre. Pour qualifier ces commentaires, nous avons choisi le terme « épilinguistiques » (*i.e.* relevant du discours ordinaire, spontané, sur le langage, du type « le français est une belle langue », « sa forme la plus pure est celle de Tourraine » ou « l'occitan n'est pas une (vraie) langue ») plutôt que celui de « métalinguistiques », qui fait plutôt référence à des savoirs issus d'une réflexion sur le langage (Canut, 1998). Nous nous livrerons à une brève analyse du discours de critiques reçues, en nous limitant à un sous-domaine occitan (un territoire qui, chose exceptionnelle, porte un nom de langue) : provençal et languedocien oriental. Nous partirons de cette aire, dont nous décrirons les contours géographiques ainsi que des traits de prononciation, de grammaire et de vocabulaire observés dans une douzaine de points d'enquête, avant d'élargir la discussion aux langues minoritaires d'Europe.

Le confinement ne se prêtant guère à la linguistique de terrain, en effet, nous avons pendant la (première) quarantaine de 2020

entrepris de recueillir, via Internet, une quarantaine de traductions de la fable d'Ésope, dans des langues/dialectes minoritaires d'Europe, dont des langues sans territoire compact comme l'aroumain (Courthiade & Karamagkiola, 2013). Nous verrons que ces langues, objets de stigmatisation à l'instar du rromani (Courthiade, 2000, 2004, 2007, 2013, 2020 ; Canut, 2011), soulèvent des questions non moins polémiques que l'occitan (provençal). Le constat de l'obsolescence des langues minoritaires accroît les problèmes pour l'atlantographie linguistique et nous incite à repenser le statut des langues sans territoire compact. L'hétérogénéité de ces langues, presque consubstantielle à leur état minoritaire, va ainsi alimenter un discours commun, puriste, fixiste et essentialiste : « on ne dit pas ça comme ça » (Sallabank & Marquis, 2018) ou, entre deux variétés de ces langues, « ils [les autres] ne parlent pas comme nous ».

Les prochaines sections (2–4) sont consacrées à notre atlas sonore des langues régionales de France, qui fait suite à des travaux portant sur la Norvège (Almberg & Skarbø, 2002) et l'Italie (Romano, 2016) : plus précisément, nous nous centrerons sur les enregistrements en occitan (provençal et languedocien oriental), leur analyse épilinguistique et linguistique. Les sections suivantes (5–6) ébaucheront une extension de cet atlas aux langues minoritaires d'Europe. Le travail relaté, empruntant initialement à l'anthropologie linguistique les enquêtes de terrain, s'est petit à petit rapproché des sciences participatives (en anglais, *citizen sciences*), utilisant les technologies de l'information et de la communication (TIC). La section 7 conclut et ouvre quelques perspectives.

2. Pour un atlas sonore des langues régionales de France : focus sur l'occitan

2.1. Protocole et points d'enquête

Depuis 2011 au moins, nous avons entrepris de faire traduire en langues régionales de France, entre autres choses, la fable d'Ésope « La bise et le soleil », utilisée par l'Association Phonétique Internationale (API) depuis plus d'un siècle pour décrire nombre

de langues du monde. Complémentaire de listes de mots, le protocole a été éprouvé par une longue tradition linguistique. Comme avant nous E. Edmont (Gilliéron & Edmont, 1902–1910), nous avons sillonné la France, le plus souvent en train, et avons trouvé un accueil extrêmement chaleureux : plus d’une fois, il est arrivé que nos informateurs viennent nous chercher à la gare et nous hébergent. Dans nos premières enquêtes (Corse, Provence, Languedoc), nous demandions à nos témoins de traduire à la volée cette fable, à partir du texte français sous les yeux. Petit à petit, les locuteurs ont commencé à écrire leurs traductions, et nous n’avons pas renâclé à récupérer leurs transcriptions. Même depuis 2014, année à partir de laquelle se sont multipliées nos enquêtes, certains n’ont pas jugé utile de le faire : ils n’ont pas démérité, selon nous, et il nous paraissait toujours intéressant d’élucider de la parole qui sonne le plus naturellement possible.

En Provence et en Languedoc oriental, nous avons retenu une douzaine de points d’enquête, que l’on peut visualiser dans la Figure 1 et le Tableau 1. Nous ne nous attarderons pas sur Nice, représentée par les enregistrements de deux textes différents (l’un en graphie alibertine, l’autre en graphie mistralienne), le niçois s’éloignant à bien des égards, du reste du domaine provençal (Dalbera, 1994). Ces deux orthographe sont en effet concurrentes : la première, également dite « classique », est fondée sur les usages anciens des troubadours du Moyen-Âge, les travaux d’Alibert (1935) et du Conselh de la Lengua Occitana (CLO) ; la seconde, de type phonétisant et guidée par la prononciation rhodanienne (autour de Maillane), a été élaborée par Joseph Roumanille et Frédéric Mistral (Jouveau, 1980). Même si la graphie classique se veut plus englobante (Sumien, 2007) et est largement majoritaire, du moins hors de Provence (Lieutard, 2019), certains locuteurs sont fort attachés à la graphie mistralienne, et par respect pour eux, nous avons introduit une double graphie pour trois points d’enquête occitans de notre atlas : Sanary-sur-Mer, en Provence, Le Pont-de-Montvert et Domessargues dans les Cévennes.

2.2. Cartographie

Les locuteurs ont été cartographiés dans la ville dont ils estimaient parler la variété d’occitan, même si nous les avons

rencontrés ailleurs ou s'ils se sont enregistrés eux-mêmes : nous leur avons dès lors explicitement posé la question. Il s'agissait en Provence d'(anciens) enseignants d'occitan-langue d'oc ou de responsables associatifs ; pas de professeurs certifiés d'occitan-langue d'oc en Languedoc oriental, mais également des associatifs. Un consentement signé leur était demandé pour une libre diffusion de leur voix, dans lequel les témoins étaient invités à donner quelques renseignements à caractère autobiographique. Ceci nous a permis de nous assurer que nos locuteurs étaient natifs de leur lieu de résidence (comme celui de Marseille) ; ou bien, en cas de déménagement, nous les avons épinglés, sur la carte, à la ville dans laquelle ils ont grandi.

À ce problème de cartographie s'en ajoute un autre, dès lors que nous avons désiré dessiner les contours des aires dialectales (provençal, languedocien, etc.) comme apport d'information. Il y a des désaccords pour des zones de transition comme les départements du Gard et de Lozère (correspondant à quelques cantons près au Gévaudan) : pour nous en tenir au sous-domaine occitan qui nous intéresse ici, on peut utilement consulter les relevés du ThésOc (Oliviéri *et al.*, 2017). Sans clore le débat qui peut s'éterniser jusqu'à la mort des derniers combattants, nous avons fait passer la limite du languedocien au nord du Pont-de-Montvert, vers le domaine nord-occitan, et à l'est de Domessargues, vers le domaine provençal — pour ne citer que des localités où nous avons des points d'enquête (*cf.* Figure 1). Quant au domaine provençal, nous l'avons fait cesser à Roquebrune-Cap-Martin, où nous avons enregistré du dialecte monégasque (ligurien) : au-delà, au Nord-Est, on repasse au nord-occitan, à Menton, et au ligurien, à Saorge.



Figure 1 : Extrait de la carte <https://atlas.limsi.fr> pour le provençal et le languedocien oriental.

3. Analyse du discours en réaction à quelques enregistrements en occitan

3.1. De la magie de l'écriture

Avant d'aller plus loin dans l'analyse des données collectées, nous rapportons ci-dessous une douzaine d'extraits de courriers électroniques reçus depuis 2017, sans que leur numérotation ne corresponde nécessairement à l'ordre chronologique. Anonymisés ici (et reproduisant l'orthographe de leurs auteurs), les messages pouvaient être signés par des scientifiques, des militants politiques ou des associatifs. La plupart d'entre eux portent sur la graphie, objet de virulents conflits et de fétichisme s'il en est (Caubet *et al.*, 2002), mais pas seulement : il y a aussi une réification de ce qu'est un « bon locuteur » vs un « néo-locuteur ». Les conventions orthographiques, en effet, en même temps qu'elles visent la communication dans une langue, érigent également une barrière avec les autres langues. Elles circonscrivent en cela un territoire symbolique que la géographie humaine a bien analysé (Breton, 1974 ; Claval, 1992). Or les provençalistes les plus religieusement attachés à la graphie mistralienne, loyale envers les conventions françaises, n'ont pas pour ligne de mire le plus vaste espace occitan : leur territoire est la Provence, à l'intérieur de la France. L'occitan ne serait pour eux qu'une langue artificielle, et les

connotations politiques ne sont pas absentes de ces choix identitaires, tout aussi idéologiques que le projet occitaniste (Costa, 2012). Nous ne rapporterons pas le vif débat qui a tourné court avec un détracteur à qui nous avons proposé de contribuer à l'atlas sonore, qui assez vite nous a déclaré ne pas (assez bien) parler provençal.

- (1) je trouve que transcrire la fable en graphie « occitane » dite classique en écoutant le parler de Maillane, pays de Mistral est une faute, faute que j'attribue à votre méconnaissance de la langue provençale. [...] Les provençaux ne sont pas des occitans, la Provence n'est pas l'Occitanie et leur langue s'appelle le provençal et non l'occitan.
- (2) nous remarquons que la transcription est occitane pour Marseille, Aix, Forcalquier et même pour Maillane
- (3) A Maillane, patrie de Mistral, transcrire en graphie occitane recomposée ne vous choque pas ! Vous êtes chercheurs alors chercher ne vous laissez pas enfumer par l'idéologie occitaniste.
- (4) je suis très étonné qu'à Maillane (pays de Frédéric Mistral) vous osiez mettre uniquement la graphie et la prononciation dite classique., alors que vous faites la différence dans les formes maritimes. Cela frise l'outrage, surtout qu'il a été prouvé que la modernisation de la graphie par Mistral s'est essentiellement appuyée sur le parlé rhodanien. Je ne doute pas que vous saurez corriger cette erreur.
- (5) Le Provençal est une langue à part entière et la pression de l'éducation nationale et des enseignants à nous apprendre l'Occitan ne nous plaît pas du tout.
- (6a) Le choix de la graphie alibertine (ou occitane) pour la retranscription de la langue provençale est inadapté à la lecture de la langue et incomprise des provençaux. La graphie utilisée en Provence à 95% est la graphie dite "mistraliennne". Elle convient à l'ensemble des dialectes provençaux , sa qualité et sa beauté récompensées par un prix Nobel en 1904 en témoignent.
- (6b) Je ne vous apprendrai pas que la graphie mistraliennne peut être utilisée pour toute les langues d'oc (cf le Trésor du Félibrige) et permet donc elle aussi les comparaisons... Le choix d'utiliser la graphie languedocienne en Provence n'est qu'un choix politique
- (7) Pour des chercheurs du CNRS, il est étonnant que vous ne sachiez pas que le seul Prix Nobel de Littérature a été donné en 1904 à Frédéric Mistral pour la totalité de son œuvre en Provençal et en particulier bien sûr son Trésor du Félibrige.
- (8) Pourquoi ne pas avoir fait confiance aux structures compétentes en place comme le Félibrige....?

- (9) Le provençal de Maillane [...] est parfaitement lu mais la transcription est claire de fautes s'en est honteux . je ne peux pas faire confiance à votre site et je le ferai savoir!!!
- (10) ça sent la connerie occitaniste
- (11) la voix de Marseille ne dit pas le parler de Marseille ; les autres voix provençales sont bien approximatives (sauf Forcalquier, Sanary et Nice). Sans compter les fautes multiples : *bufar* et *bofar* dans le même texte montpelliérain (il faut choisir); [...] emploi du passé composé « à la française » au lieu du prétérit (Maillane, Caromb, ce qui est une énorme faute)
- (12) [Tel locuteur] huguenot!) préférerait ne pas apparaître dans l'Atlas plutôt que de voir son texte écrit en occitan!
- (13) Donnerait-on comme exemple de langue française, surtout quand on la localise territorialement, le parler d'un étranger qui la maîtrise imparfaitement, même s'il parvient à bien communiquer dans la population locale ? [...] Ne serait-ce pas confondre hybridation naturelle dans un milieu communicant et dégradation de la langue dans la perte d'un usage de communication réelle ? Faut-il alors exclure du modèle la jeunesse ? Faut-il que les modèles de la langue s'arrêtent aux derniers locuteurs naturels, quitte à se cantonner à des voix d'outre-tombe ou de *grabataires*? On peut en débattre à l'infini.

On notera que la graphie alibertine est dénommée « occitane », implicitement donc rejetée comme « étrangère » dans les premières réactions polémiques, partisans de la graphie mistralienne (1) (2) (3) : de fait, contrairement à cette dernière, la graphie classique ne fait pas l'objet d'un culte de la personnalité envers son instigateur — convaincu de collaboration après la Seconde Guerre mondiale. En contrepoint, la graphie mistralienne est dotée de la qualité de « moderne » par le rédacteur du commentaire (4)². Le commentaire (6a) précise la chose, avançant un chiffre de 95 % (qu'on pourrait descendre à 50 %) difficile à prouver, pour le pourcentage d'utilisateurs de cette graphie. L'argument du prix Nobel décerné par l'Académie suédoise revient également, même s'il n'a pas récompensé une graphie (la seule à l'époque) mais l'auteur d'une œuvre littéraire — de même que le prix Goncourt, qui par deux fois a été attribué à Romain Gary, un néo-locuteur du français. Quant au commentaire du même auteur

² Suite à un échange avec l'auteur de ce commentaire et avec son concours, en 2021, nous avons ajouté une double graphie classique-mistralienne pour les deux enregistrements de Maillane et de Caromb.

(6b) et aux extraits suivants (7) (8), ils mentionnent le Félibrige, noble institution fondée par Mistral dont nous avons été en contact avec quelques majeuraux, sans beaucoup de succès.

3.2. Haro sur les néo-locuteurs

On retrouve dans plusieurs commentaires le même tropisme pour les « locuteurs naturels » qui parleraient une langue pure (même si on ne sait pas de qui ils sont les enfants naturels) opposés aux maléfiques néo-locuteurs qui la travestiraient honteusement, affreux occitanistes pétris d'idéologie. Il n'est pas rare que des gens qui ne se classent pas à gauche de l'échiquier politique, pour ne pas dire plus, prétendent être pragmatiques et nient avoir une idéologie, contrairement à ceux à qui ils s'opposent (Alain, 1925). La suspicion d'illégitimité, l'essentialisation de la langue, la nostalgie d'un passé idéalisé, la quête romantique d'authenticité ne sont pas nouvelles et ont bien été étudiées (Bucholtz, 2003 ; Costa, 2010)³. Le délitement du monde rural, la perte de l'usage social de l'occitan, la généralisation de l'enseignement du français et l'alphabétisation dans cette langue, l'explosion des médias de masse accessibles à tous, tout concourt à ce que, nécessairement, les locuteurs d'occitan nés en France après les années 1950 sont au minimum bilingues français/occitan, et il n'y a aucune raison pour que cela ne change au fil du temps. L'influence de la langue dominante (ou *Dachsprache*, « langue toît ») est inévitable dans une situation de diglossie : on peut le regretter, mais on ne bâtit pas une reconquête de l'usage de la langue sur des remords ou de la rancœur.

Évidemment, une personne de plus de 90 ans parle un provençal différent ; sa voix est plus éraillée par les années : on percevra chez elle un fort accent, qui s'est forgé à une époque où l'on entendait encore parler cette langue partout autour de soi, où toute personne âgée de plus de 50 ans baragouinait un français approximatif voire ne le parlait pas du tout. Mais la comparaison vaut pour un grand

³ « Concernant [...] le bout d'occitan enregistré au Pont de Montvert... [...] il y avait une façon de raconter les histoires [...] ; mon grand-père (locuteur natif) avait cette intonation particulière, [...] c'est un bon exemple de cette langue régionale qui, pour moi, est un peu une madeleine de Proust et qui, quand je l'entends [...], ne résonne pas tout à fait avec les souvenirs de mon enfance... »

nombre de langues du monde qui ont vu la société se transformer à une vitesse vertigineuse depuis un siècle. Toutes les langues évoluent ; personne ne parlera sans doute plus la langue d'oc comme il y a deux générations, tout comme à l'époque on ne parlait pas comme deux générations auparavant. Victor Gelu (1856) le pointait déjà, lui qui se lamentait : « L'idiome provençal se meurt. » *Nihil novi sub sole*, comme on disait en patois latin.

On pourra donc répondre ceci aux gardiens de la langue inaltérée de leurs glorieux devanciers et à certains arguments spécieux qui ne font que conforter l'hégémonie du français : il est dommage qu'au lieu d'essayer de développer l'usage de sa langue, on aille stigmatiser ceux qui font l'effort de la parler, qu'au lieu de se réjouir d'une certaine reconquête de la langue minorisée on vienne rechigner sur tel ou tel trait linguistique. Par exemple, l'usage du passé composé plutôt que du passé simple, considéré comme une « énorme faute » dans le commentaire (11) est une évolution que l'on retrouve dans tout le nord et le centre de l'Italie : on ne saurait donc l'imputer à la seule influence du français — langue dans laquelle on ne songerait pas à parler de « faute ».

L'assignation d'un enregistrement à un point géographique (avec une présentation ville par ville en France hexagonale ou des glossonymes au-delà) suggère que le locuteur affiché est « représentatif » de sa variété, même si nulle part nous ne le laissons croire explicitement. Depuis Labov (1976), on sait que le concept de locuteur représentatif est scientifiquement mal défini pour de grandes villes qui brassent nombres de différences et tendent à escamoter certaines spécificités traditionnelles. Gage de spontanéité, les locuteurs que nous avons enregistrés à Montpellier, Maillane, Caromb, Marseille et Aix-en-Provence ont eu le mérite de traduire directement, à partir du texte français qu'ils avaient sous les yeux, la fable « La bise et le soleil », contrairement aux autres locuteurs qui ont écrit leurs traductions. Ils parlent couramment, si ce n'est quotidiennement, l'occitan et, malgré tous nos efforts, nous n'avons pas trouvé de « meilleurs » locuteurs dans leurs villes. Ajoutons que les locuteurs de ces trois dernières villes, encore actifs, sont plus jeunes que la moyenne de nos informateurs (70 ans). Nous n'étions pas mécontents non plus de montrer que des « jeunes » continuent à faire vivre la langue,

chose qu'il ne nous a guère été permise de faire dans le domaine d'oïl.

Si la magnification hyperlocaliste de la différence plutôt que de ce qu'on a en commun est fréquente chez les locuteurs de langues minorisées, la gêne de certains anciens à écouter des jeunes parler leur langue régionale peut trouver une autre source : la violence pas uniquement symbolique dont ils ont été victimes. Ayant grandi à l'époque où toutes sortes de « symboles » ou autres objets pervers d'humiliation et de délation étaient mis en place à l'école pour dissuader les élèves de patoisier (Walter, 1988), ceux qui n'ont pas transmis la langue peuvent sentir de la culpabilité quand le flambeau est repris par leurs petits-enfants. D'où certaines réactions véhémentes. Évidemment et dans les cas extrêmes, si l'on n'interagit plus dans ces langues sur les marchés, lors des foires ou dans les bals, la posture selon laquelle « on ne se comprend pas [d'un village à l'autre ou entre générations] » gagne en pertinence. Elle demande toutefois une analyse plus proprement linguistique.

4. Analyse linguistique de quelques points d'enquête en occitan

4.1. Provençal

Le commentaire (13) soulève de bonnes questions autour de la norme de fait et de l'appropriation du modèle par des apprenants qui n'ont pas communiqué au quotidien avec les générations précédentes sans discontinuité. Sans jugement de valeur, il ne fait pas non plus l'économie de conférer un statut référentiel spécifique à la dernière génération de locuteurs dits « naturels », qui auraient commencé à grandir en milieu rural avant la fin de la guerre. Le cadre de la carte ne s'accommode pas (facilement), cependant, de ces exigences, formulées sous le nom de « Non-mobile Old Rural Males » (NORMs) par Chambers et Trudgill (2004). Aux problèmes pratiques qui se posent pour trouver de tels locuteurs acceptant d'accomplir une tâche de traduction enregistrée s'ajoutent en effet des contraintes juridiques, interdisant ou compliquant la diffusion d'informations qui aideraient à identifier lesdits locuteurs. Les différences que l'on peut observer entre les versions recueillies de

la fable d'Ésope peuvent ainsi légitimement être interprétées comme relevant de la variation diatopique.

Au niveau phonétique/phonologique, la prononciation du [r] intervocalique semi-roulé avec un seul battement de la langue, très caractéristique du provençal hors du rhodanien moyen et de Nice (Bouvier & Martel, 1975–1986), y est bien présente, comme pour les locuteurs de Marseille et d'Aix-en-Provence, mais de façon parfois irrégulière. Le [r] semi-roulé semble ignoré du locuteur de Maillane, mais on est près de l'aire où ce phénomène a disparu depuis longtemps. Ce locuteur représente une langue bien maîtrisée, comme la locutrice de Caromb, mais là nous sommes dans une zone sans [r] apical. Par ailleurs, la diphtongaison du /ɔ/ accentué (*fòrt*, *fòrça*) qui est si typique de la Provence non-rhodanienne jusqu'à Nice est absente de l'extrait du locuteur aixois, et irrégulièrement perceptible chez celui de Marseille, tandis qu'elle est très nette chez ceux de Sanary-sur-Mer, Antibes et Nice.

Au niveau morphologique, certaines variantes répondent à de réelles différences majoritaires entre sous-domaines, mais il n'en est pas moins vrai que d'autres relèvent de choix personnels qu'il serait imprudent d'expliquer par un ancrage local. Relèvent du premier cas la distinction pour « chacun » entre *chascun* (plutôt intérieur) et *cadun* (plutôt maritime) qui se constate effectivement dans les enregistrements ; le choix plutôt alpin, pour « mettre », de *botar* (Forcalquier) par opposition à *metre* ailleurs ; la distinction [e]~[i] entre les formes de pronoms personnels inaccentués *se* (intérieur) et *si* (maritime), très caractéristique, mais variable à Marseille. Dans l'extrait aixois figure en outre une forme *vegèron* (« ils virent »), qui a pu surprendre car il semble que partout en Provence on dise *veguèron* (Barthélémy-Vigouroux & Martin, 2017). Enfin, des tournures relèvent d'une volonté de donner un tour plus affectif ou populaire à telle expression : *lo soleu te comença a lusir* (littéralement « le soleil te commence à briller », Forcalquier) ; *rescaufat que rescaufat* (« réchauffé », Sanary-sur-Mer), ce qui ne marque aucune spécificité locale, mais seulement une interprétation personnelle du registre du texte à traduire. Et si le locuteur d'Antibes a recours au passé composé (comme celui de Maillane), présenté à nous comme un « Antibois de souche » par un félibre majoral, il n'est pas suspect d'être un néo-locuteur.

Au niveau lexical, le rapport au territoire des formes observées n'est pas aussi motivé qu'au niveau de la prononciation ou de la grammaire, et c'est là que la cartographie peut paraître sans objet. Voyons quelques exemples :

Aire	Commune	“La bise et le soleil se disputaient” : traduction
Provençal	Caromb (84)	La bisa e lo soleu se garrolhavan
	Forcalquier (04)	Se disputavan l'aura e lo soleu
	Maillane (13)	La bisa e lo solèu s'escharpavan
	Aix-en-Provence (13)	La bisa e lo soleu se garrolhavan
	Marseille (13)	L'aura e lo soleu se disputavan
	Sanary-sur-Mer (83)	Lo mistrau e lo soleu si debequignavon <i>Lou mistrau e lou soulèu si debequignavon</i>
	Antibes (06)	Lo ventolet e lo soleu si chamalhavan
Languedocien oriental	Le Pont-de-Montvert (48)	L'aura e lo sorelh se carcanhavan <i>L'auro e lou sourel si carquignàbou</i>
	Sainte-Croix-Vallée-Française (48)	L'ura e lo sorelh se carcanhavan
	Domessargues (30)	La rispa e lo sorelh se carcanhavan <i>La rispo e lou sourel se carcagnàvou</i>
	Montpellier(34)	La cisampa e lo solelh s'atissavan
	Sète (34)	La cisampa e lo sorelh se fasián "au pus fòrt la pelha"

Tableau 1 : Début de la fable « La bise et le soleil » dans 7 points d'enquête en provençal et 5 points d'enquête en languedocien oriental (avec les codes des départements correspondants). Les locuteurs sont 10 hommes et 2 femmes (Caromb et Le Pont-de-Montvert). Les transcriptions en graphie mistralienne sont précisées en italiques.

- « se disputaient » est traduit par *s'escharpavan* (Maillane), *se disputavan* (Marseille, Forcalquier), *se chamalhavan* (Antibes), *se garrolhavan* (Caromb, Aix-en-Provence), *se debequinhavan* (Sanary-sur-Mer). Il n'y a rien de territorial dans tout cela : les trois premiers verbes sont soutenus par le français, le quatrième est la forme courante du provençal dans un registre neutre, le dernier est aussi connu partout, avec une nuance plus agressive ;
- « assurer » est dit *afortir* à Maillane, *assegurar* à Caromb, Aix-

en-Provence, Sanary-sur-Mer et Marseille ; mais les deux verbes sont courants partout, l'un reposant sur la métaphore d'une affirmation renforcée, l'autre sur la sûreté et la garantie de celui qui affirme ;

- « voyageur » devient *voiatjor* (Maillane), *vo(a)iatjaire* (Caromb et Antibes), *viatjaire* (ailleurs) : le premier est évidemment un francisme bien acclimaté, le seul en usage aujourd'hui, les autres des reconstitutions plus ou moins puristes avec hésitation sur le radical qui témoigne de leur caractère artificiel ;
- « enveloppé » voit défiler six verbes différents : *agolopat* (Maillane et Caromb), *engolopat* (Antibes), *envertolhat* (Sanary-sur-Mer), *plegat* (Forcalquier), *envolopat* (Aix-en-Provence) et *enviroutat* (Marseille). Tous sont valables et en usage général, chacun donnant une nuance différente ; on en retrouve deux ensuite pour exprimer le geste du voyageur qui resserre son vêtement (*agolopat* à Sanary-sur-Mer, *s'envertolhar* à Forcalquier), avec un croisement de locuteurs, qui montre bien leur caractère globalement interchangeable quand on n'approfondit pas les nuances ;
- le soleil qui brille va *brilhar* à Maillane, Aix-en-Provence, Marseille – c'est le mot courant et ancien ; il va *lusir* à Sanary-sur-Mer, Antibes et Forcalquier : le premier évoquant des éclats intermittents qui se succèdent rapidement (on le rattache au radical de « pirouette »), le second une source de lumière égale et continue ; enfin *dardalhar* (que l'on trouve à Caromb) exprime plutôt les agressions d'un soleil qui pique la peau comme un ardillon. Naturellement, les trois mots sont répandus sur tout le territoire provençal (et largement ailleurs) ;
- « tomber d'accord » est généralement traduit par *tombar d'acòrd*, avec la variante un peu archaïsante *d'acòrdi*, hormis à Sanary-sur-Mer, dont le locuteur emploie *fèron pache* « conclurent un marché », choix qui doit à la volonté de privilégier une autre tournure tout aussi répandue et un peu plus populaire ;

Passons *bisa*, *aura* et autre *mistrau*, discutés dans Boula de Mareüil

et al. (2017), dont on peut dire autant, pour nous arrêter sur *bofar* (forme universelle du provençal) et la forme *bufar* des locuteurs marseillais et aixois. Cette forme caractérise le languedocien et des parlers septentrionaux : nous y reviendrons.

4.2. Languedocien oriental

Au niveau phonético-phonologique, on a affaire au Pont-de-Montvert à un parler « languedocien en *cha* » (Ronjat, 1913). L'aboutissement du CA- latin est bien *cha* dans *chaminaire* (« chemineau ») et *reschaufat* (« réchauffé »), alors qu'on relève également *carcanhar* (« quereller »). Plus au Sud, on a déjà (*r*)*escaufat*. à Sainte-Croix-Vallée-Française et à Domessargues. Même le locuteur de Domessargues mentionné dans le commentaire (12), qui nous a été présenté comme « très représentatif » du parler allésien, du pays de Lédignan et du piémont gardois, restitue une prononciation partiellement francisée — ce qui accentue la ressemblance avec le provençal rhodanien lorsque celui-ci aussi subit l'influence du français. Les francismes les plus manifestes, dans l'enregistrement du Gard (près du domaine provençal) sont la neutralisation des deux rhotiques intervocaliques /r/ et /R/ en un seul type /R/, l'amuissement de certaines consonnes finales (ex. [mɛ] pour traduire le français *mais*) et le /e/ fermé qui passe à [ə].

Le /r/ apical est au reste quasiment absent chez tous nos locuteurs de languedocien oriental, y compris dans les cas de rhotacisme tels que *sorelh* (« soleil » < SOLICULU(M) à comparer au *soleu* provençal) chez les trois Cévenols. À noter pour ce mot, au siècle dernier, que les formes [sulel] (au Pont-de-Montvert), [suxel] et [surel] avaient été relevées en Lozère (Boisgontier, 1981–1986 : 48). Quant à l'aboutissement du groupe latin -ELLU(M) il est -*èl* et non -*èu* : on a *mantèl* dans les Cévennes, face à *mantèu* à Montpellier (et en Provence), pour traduire le français « manteau ». Le locuteur de Montpellier prononce également [ɔ] pour la finale post-tonique héritée du A latin et [y] pour le graphème <u>, contrairement à celui de Sète, qui maintient la finale latine [a] et prononce [ø] pour /y/ (ex. *bufar* [bøfa] « souffler »). Ceci a été reproché violemment à ce locuteur montpelliérain ; mais précisons que, pour avoir enregistré une

dizaine de locuteurs à Montpellier, il ne nous a pas été donné d'entendre ces prononciations sétoises, qui appartiennent également, historiquement, au « vrai parler montpelliérain » (Boisgontier, 1981–1986 : 34).

Au niveau morphologique, on a dans nos 5 points d'enquête en languedocien oriental des pluriels en *-s* pour *dels* – voire *das* (« des ») à Domessargues et à Sète – et non en *dei* comme en provençal. Comme en provençal, en revanche, on a l'amalgame *dau* pour « du » à Montpellier et à Sète, ainsi que les conditionnels (et imparfaits des 2^e et 3^e groupes) en [je] à Domessargues et à Sète (ex. *capitariá* [kapitarje] « arriverait », transcrit *capitariè* en graphie mistralienne). De façon intéressante aussi, « ils ont vu » est traduit par le prétérit *veguèron* partout dans nos points d'enquête du Languedoc oriental sauf à Montpellier, où l'on a *vegèron*, une forme que l'on retrouve non loin en languedocien occidental.

Au niveau lexical, nous serons plus brefs que pour le provençal. Relevons en passant deux nouveaux mots, *rispa* et *saile*, pour désigner respectivement le vent de « bise » et le « manteau » ou la cape du voyageur dans les Cévennes. À Montpellier et à Sète, le nom du vent est *cisampa*, que l'on retrouve plus à l'ouest dans cette sous-région : un vent froid et sec qui va *bufar* (« souffler ») dans ces deux points d'enquête, certes à côté de *bofava* (« soufflait ») à Montpellier. Cette forme critiquée dans le commentaire (11) notamment se retrouve dans les Cévennes, où l'on a *bufar/bufava* à Sainte-Croix-Vallée-Française, *bofar/bofava* ailleurs. L'hésitation peut donc être simplement le témoin d'une variation qui est le lot de toutes les langues minorisées.

5. Vers un atlas sonore des langues minoritaires d'Europe

5.1. Langues collectées et transcriptions

Plus récemment, nous avons élargi ce travail aux langues minoritaires d'Europe, dont nous avons cherché à contacter des locuteurs par Internet, les invitant à s'enregistrer eux-mêmes, les téléphones portables, notamment, donnant aujourd'hui de très

bons résultats. Non seulement la crise sanitaire nous a empêchés de faire des enquêtes sur le terrain, mais encore aller des Îles Féroé au Grand Nord scandinave, des Pays baltes aux Balkans, aurait été dispendieux et coûteux en temps. Le confinement nous a également permis de rajeunir la moyenne d'âge de nos témoins, des collègues linguistes nous proposant d'enregistrer leurs filles, locutrices natives des langues/dialectes qui nous intéressaient. Envoyant une dizaine de courriers électroniques par jour, de fil en aiguille, à des relations de relations, ce fut plus rapide que prévu. À partir de langues dominantes comme l'anglais, l'allemand, etc., nous avons ainsi reçu des traductions de la fable d'Ésope dans :

- 5 langues celtiques : gallois, cornique, gaéliques écossais, mannois et irlandais ;
- 5 langues finno-ougriennes :sámi (anciennement nommé lapon), võro, meänkieli et kven (langues fenniques respectivement d'Estonie, de Suède et de Norvège) et hongrois sicule (székely de Transylvanie) ;
- une langue balte de Lettonie, le latgalien ;
- une langue turcique de Moldavie, le gagaouze ;
- une prononciation restituée du grec ancien d'après les préconisations d'Allen (1987), clin d'œil à Ésope (que nous avons cartographiée en Attique) ;
- 20 langues ou dialectes germaniques : féroïen, gutnisk (vieille langue de l'Île de Gotland), scots (deux variétés des Îles Shetland et de la frontière écossaise), northumbrien (également au Royaume-Uni), frison, limbourgeois, groninois et zélandais (tous les quatre aux Pays-Bas), saxon, berlinois, bas saxon (Plattdüütsch), palatin et hessois (deux variétés franciques), souabe et vorarlbergeois (deux variétés alémaniques), tyrolien, bavarois et styrien stoan (ces quatre dernières variétés cartographiées en Autriche), et vilamovien (variété silésienne de la petite ville de Wilamowice, au sud de la Pologne) ;
- 11 langues slaves : sorabe (Allemagne), cachoube (Pologne), morave (Tchéquie), ruthène (Slovaquie), biélorusse (langue officielle mais minoritaire de Belarus, comme l'est le gaélique en Irlande), trasianka (variété mixte russe-biélorusse), surzhyk (variété mixte russe-ukrainienne), bunjevac (Voïvodine), goran (Kosovo), kajnas et macédonien de Golo Brdo (Albanie) ;

- 5 variétés de langues balkano-romanes : aroumain, istro-roumain (dans les deux variétés žejanski et vlaški), moéso-roumain (de l'ancienne province romaine de Moesia superior, dans l'actuelle Serbie) et roumain de Transylvanie, qui viennent s'ajouter à des enregistrements réalisés et transcrits antérieurement, dans :
- 7 (autres) langues sans territoire compact : rromani, yiddish, judéo-espagnol (3 variétés), arménien occidental et même espéranto (cartographié à Białystok, ville natale de son créateur Zamenhof, et indiqué par une étoile verte, symbole de cette langue). Des contacts ont enfin été pris pour des variétés albanaises et turques, notamment chez les Ahkalis (Courthiade, 2000).

Même si cela ne vaut pas la richesse des rencontres personnelles, chose importante quand on se pique de faire des sciences humaines, les échanges que nous avons eus à distance ont été l'objet de belles anecdotes, telle cette locutrice de meänkieli qui s'est répandue en excuses pour le retard de sa réponse : c'était que, dans son troupeau de 48 rennes, les femelles avaient mis bas et qu'il fallait bien s'en occuper. Des publications scientifiques pourront par ailleurs être consultées sur les langues sám (Picard, 2000) et fenniques (Léonard, 2013 ; Ridanpää, 2018; Keränen, 2018). Pour les langues slaves, Mladenović (2001) explicite les choix orthographiques du goran, dans la double graphie cyrillique et latine, alors que pour le kajnas (parler « comme nous » d'Albanie également apparenté au macédonien), nous avons opté pour l'alphabet latin comme dans Courthiade (1988). Une étude, qui plus est, a été publiée à partir de la fable d'Ésope « Severák a Slunce » en tchèque prononcé par des locuteurs de Bohême et de Moravie (Šimáčková *et al.*, 2012), dont nous nous sommes inspirés.

Les langues balkano-romanes, quant à elles, ont été transcrites en alphabet latin, les mots serbes du moéso-roumain étant laissés en alphabet cyrillique, afin de rendre immédiatement visible à l'œil la part des emprunts — cette proportion s'élevant à 13 % dans la traduction de la fable « Северни vânt și soareli ». Pour l'aroumain, une autre codification a été adoptée (Cunia, 1999). Pour l'istro-roumain, que nous avons reçu dans deux variétés (žejanski et vlaški), l'orthographe est celle qui a été promue dans un projet d'aménagement linguistique en Croatie <

zejanski.com/en/jezicne-lekcije/learn-language-lessons-writing-3>. Pour le dialecte transylvain que nous donnons en comparaison avec les variétés balkano-romanes hors de Roumanie, a été utilisée l'orthographe étymologique de l'auteur, basée sur les orthographes de 1835–1918 (Staelens, 2019).

5.2. Discours épilinguistiques : focus sur quelques langues slaves

Les discours épilinguistiques ont été tout aussi saisissants qu'en France, où l'on a vu les outrances d'un certain sécessionnisme linguistique provençaliste. Qu'il s'agisse de la dépréciation de variétés minoritaires (*cf.* introduction), de leur essentialisation ou de leur hiérarchisation, on retrouve les mêmes ressorts : ainsi, en (14), une réaction à propos du morave ; en (15), une réaction toute autre à propos du bunjevac, parler ikavien d'un groupe ethnique catholique de Serbie ; ou encore, en (16) et (17a), concernant le rapport entre le ruthène et l'ukrainien ou en (17b) et (17c) concernant une traduction reçue en ruthène de Roumanie (non enregistrée ni cartographiée).

- (14) Il n'y a pas un dialecte morave, mais plusieurs, quoiqu'il y ait des traits communs. On distingue quatre groupes. Traduire la fable en "morave", cependant, ne me semble pas possible. Il s'agit de variétés qui existent dans leur forme parlée, et ne remplissent pas toutes les fonctions que remplit une langue officielle. On peut trouver des textes "traduits" dans un parler local, mais c'est plutôt pour amuser.
- (15) We are very happy that you have put the Bunjevac language on the mat of the European language. For centuries, we have fought to make it equal to other languages
- (16) l'explle ruthène et l'ukrainien sont deux langues différentes. Ce sont deux peuples différents.
- (17a) vous savez que notre nation sont autonome et autochtone, seulement pendant le régime socialiste, nous, des Routhenes, nous sommes été interdit comme la nation. Apres le 1990 nous pouvons exister librement - en Slovaquie
- (17b) ce text en ruthene, ce n'est pas un text ruthene, c'est mélange de toute
- (17c) A oui, c'est la traduction de Roumanie? C'est intéressant enfin pour moi, Je ne comprend toute de cette traduction, mais c'est intéressante que en Roumanie vit quelq'un qui sait traduit un text en routhene

Le visiteur de l’atlas sonore pourra apprécier qu’en remplaçant les <i> du bunjevac par des <e>, on est très proche du serbe standard (en alphabet latin), mais il ne nous appartient pas de juger les sentiments identitaires des locuteurs bunjevci, s’inscrivant dans un processus d’individuation (Djordjević, 2013). C’est tout le débat entre catégorisations *émique* (intérieure au groupe) et *étique* (extérieure, provenant du chercheur) avec, face à un continuum linguistique, des arguments scientifiques qui peuvent s’opposer aux idéologies nationalistes. De même pour le ruthène : si la traduction de la variété de Slovaquie est assez différente de l’ukrainien standard (lequel ne connaît pas les lettres cyrilliques <ы>, <ë> et <етц>), des habitants d’un même village, originaires de la même région (la Galicie orientale, à l’ouest de l’Ukraine actuelle), vont s’auto-dénommer Ruthènes ou Ukrainiens, selon l’époque à laquelle leurs ancêtres se sont déplacés — l’individuation de la communauté ruthène, avec une langue littéraire propre, s’est faite essentiellement durant le siècle dernier (Djordjević-Léonard, 2014). Le mot « Ukraine » est relié étymologiquement à ‘kraj’ « extrémité ». Or, comme l’écrit V. Saïdi (2009) à propos de la nomination de la langue ukrainienne (terme apparu à la fin du XIX^e siècle, alors qu’on parlait à l’époque de « petit russe »),

“ la langue ne peut pas exister sans nom, car le nom « détermine l’appartenance de cette langue à telle ou telle nation ; si le nom n’existait pas, on l’inventerait tôt ou tard », « la langue sans nom appartient à un petit peuple, qui est peu important et ne représente pas une nation ». Une telle conception n’est pas propre qu’au monde slave. ”

On ne saurait mieux dire, puisque nommer, c’est faire exister : que l’on songe au provençal vs occitan, au moldave vs roumain (Bochmann, 2022)... Sur les querelles d’alphabet et les questions de possible ethnogénèse, le lecteur pourra se reporter au très bon site « L’aménagement linguistique dans le monde » de l’Université Laval <<http://www.axl.cefal.ulaval.ca/>>. Dans la page dédiée aux langues minoritaires d’Europe de notre site, nous avons indiqué des glossonymes (en anglais) et non des localités comme nous l’avons fait en France et dans son voisinage immédiat. On sait que le terme même de macédonien, par exemple, est encore contesté

par certains, bien qu'il renvoie à une langue littéraire qui a vu le jour au milieu du XIX^e siècle, à côté du bulgare (Garde, 2004). Même si des étiquettes comme cachoube, ruthène ou macédonien de Golo Brdo peuvent suggérer une certaine atomisation de tel ou tel diasystème slave occidental, oriental ou méridional qui peut être instrumentalisée, nous en sommes conscients, notre but dans cet atlas sonore est avant tout illustratif. L'Atlas UNESCO des langues en danger dans le monde donne d'autres éléments sur le degré de vulnérabilité de ces langues (Moseley, 2010).

5.3. Cartographie

La cartographie a fusionné deux sources d'informations : (i) un découpage assez fin de la France et des pays limitrophes (Italie, Belgique, Suisse, Espagne, etc.) en aires dialectales ; (ii) le découpage du reste de l'Europe, jusqu'aux frontières de la Russie et jusqu'aux bords du Bosphore en Turquie, selon des aires linguistiques plus vastes. Les plus de 700 points d'enquête du premier ensemble (i) sont uniquement accessibles en ouvrant les cartes des pays correspondants — ce que permet un clic à l'intérieur des cadres prévus à cet effet ; mais la carte de l'Europe permet de visualiser l'étendue d'aires linguistiques transnationales comme celle du francoprovençal, éclaté entre la France, l'Italie et la Suisse. Pour le deuxième ensemble (ii), nous avons retenu et tracé les contours des familles, branches ou groupes de langues rapportés dans la Figure 2 et (en français) dans le Tableau 2. Des étiquettes sur trois lettres et des jeux de couleurs ont été associés : dans les jaunes pour les langues germaniques (jusqu'à l'orange pour le groupe anglo-frison), vert pour les langues celtiques (y compris le breton), turquoise pour les langues (balkano)-romanes, rouge pour les langues slaves, bleu pour les langues finno-ougriennes, ce qui rend immédiatement visible la discontinuité de ces derniers domaines. D'épais traits noirs soulignent de plus les contours des domaines qui ne sont pas indo-européens, qu'ils soient finno-ougriens, turciques ou basque.

Une signalétique particulière est prévue pour les poches linguistiques enclavées dans des aires distinctes. À la différence du sorabe en Lusace (Allemagne) et du goran au Kosovo, certains îlots linguistiques sont en effet trop petits pour que leurs surfaces soient

visible, à l'échelle de l'Europe. Il en va ainsi du kajnas – dont sans doute le dernier locuteur a été enregistré (Courthiade, 1988) – et du macédonien de Golo Brdo (Albanie), que nous avons fait figurer par des carrés rouges rappelant l'aire slave. Il en va ainsi, également, du vilamovien ou *wymysorys* (Anderson & Król, 2016) et du yiddish (cartographié à Cracovie), marqués de carrés jaunes en Pologne. Il en va ainsi, encore, des deux villages istro-roumains et de l'aroumain à l'intérieur du domaine slave – indiqués par des carrés dont la couleur turquoise rappelle celle de la Roumanie, sur notre carte. Il en va ainsi, enfin, du rromani, qui mérite pleinement son statut de langue sans territoire compact, dans la mesure où il se trouve éclaté dans trois aires linguistiques différentes : hellénique, balkanique (albanaise) et slave.

Code	Langues	Code	Variétés germaniques
cel	Celtiques	sca	scandinaves
fin	finno-ougriennes	anf	anglo-frisonnes
pal	Baltiques	pla	Plattdüütsch
hel	Helléniques	ndl	néerlandiques
sla	Slaves	lim	limbourgeoises
rom	Romanes	fra	franciques
alb	balkaniques	mde	germaniques centrales
tur	Turciques	als	alémaniques
ind	autres langues indo-européennes	bai	austro-bavaroises

Tableau 2 : Familles, branches ou groupes linguistiques dessinés sur la carte de la Figure 2, avec leur abréviation (code sur 3 lettres).

Dans « autres langues indo-européennes » entrent le rromani et l'arménien occidental. À droite sont consignées les variétés germaniques



Figure 2 : Carte des langues minoritaires d'Europe (sans l'option qui fait apparaître les cadres autour de pays de l'Ouest).

6. Analyse linguistique de quelques langues des Balkans

Il serait intéressant d'analyser les enregistrements collectés dans ces langues, du point de vue de la phonétique/phonologie, de la morpho-syntaxe et du lexique, comme nous l'avons fait pour le provençal et le languedocien oriental, et de même que nous avons rapproché les discours bunjevac et ruthène de ceux de certains Provençaux. La pandémie, cependant, ne nous en a pas laissé la

possibilité⁴. Nous nous contenterons de quelques notes concernant le macédonien de Golo Brdo (région de l'est de l'Albanie majoritairement peuplée de slaves musulmans), le goran et le roumain de Transylvanie, parmi les derniers enregistrements recueillis dans les Balkans. Soulignons d'emblée que ces trois variétés ont développé une marque morphologique de la définitude (détermination) que par commodité nous appellerons « article (postposé) », même si son emploi se raréfie en goran et n'a pas été jugé nécessaire par le locuteur enregistré.

6.1. Macédonien de Golo Brdo

En macédonien de Golo Brdo, il y a chute de la voyelle épenthétique qui est ici [a], contre [e]/[a] en macédonien, devant l'article postposé (ici *ветар* 'vetar' → *ветром* 'vetrot', « vent » → « le vent »). Le vieux-slave Ō a donné [o] et non [a] comme en macédonien, [u] en goran et dans d'autres langues slaves (ex. *потот* 'potot' « le chemin », *потник* 'potnik' « le voyageur »). Concernant l'usage des temps, la traduction utilise de façon expressive l'aoriste (*видоа* 'vidoa' « ils ont vu »), l'imparfait (ex. *вееше* 'veeše' « il soufflait »). De plus, on a à plusieurs reprises la forme en л 'l' du passé non-testimonial (Friedman, 2001), qui serait gauche en macédonien standard (ex. *се расправале* 'se raspravale' « ils auraient été en train de se disputer »), ainsi que la terminaison en -um '-it' des verbes à la 3^e personne du singulier du présent, complétant des verbes semi-auxiliaires (ex. *сакаше да покажит* 'sakaše da pokažit' « voulait qu'il montre » = « voulait montrer »).

Au niveau syntaxique, la phrase *сега човекот го соблечит палдесүто* 'sega čovekot go soblečit' peut sembler erronée, signifiant littéralement « maintenant l'homme enlève son manteau », au lieu de « si bien que... » : c'est qu'en golobrdski comme dans quasiment tous les dialectes macédoniens de l'ouest, le mot *сега* 'sega' est employé indifféremment dans le sens de « si bien que » ou « alors ». Au niveau lexical, on note enfin l'emprunt au français *палдесү* 'paldesü', avec le tréma d'origine turco-albanaise, tandis que, pour traduire « souffler », l'usage de *веум* 'veit' est à comparer au macédonien *вее* 'vee', un peu marqué

⁴Cf. note 1.

stylistiquement et signifiant plutôt aujourd’hui « enneiger » — on utiliserait davantage *дуба* ‘duba’, *дубне* ‘dubne’ en macédonien standard (Kostov, communication personnelle).

Il y a donc bel et bien des nuances, notamment cet archaïsme de la terminaison verbale. On peut comparer le début de la fable avec d’autres langues slaves des Balkans dans le Tableau 3.

Cat	Langue	“Le vent du Nord et le soleil se disputaient (un jour)”
Slaves	bunjevac	Siverni vitar i sunce su se svađali
	gGoran	Северни-ветер и сѣнце се расправале ‘Severni-veter i sѣnce se raspravale’
	Kajnas	Severo i sallcĵeto fatije en den
	macédonien de Golo Brdo	<i>Северниот ветар и сонцето се расправале еден ден</i> ‘Severniot vetar i sonceto se raspravale eden den’
Romanes	roumain de Transylvanie	S’ău încăieratŭ vîntulŭ de mîeđă-nópte ŝi cu sórile
	moéso-roumain	Северни вѣнт ŝi soareli ântr-o zĭ s-a certat
	aroumain	Aratsili shi Soarli s-ancăcea

Tableau 3 : début de la fable dans quelques langues slaves et romanes des Balkans, en alphabet cyrillique (en italique) et en alphabet roman (entre guillemets simples, comme dans le texte, quand il s’agit de notre translittération)⁵.

6.2. Goran

En goran, on remarque *note* des sonantes légèrement palatalisées, notées ici avec l’apostrophe (ex. *се расправал’е* ‘se raspravale’ « se disputaient » ; *н’его* ‘n’ego’ « de lui », moins palatalisé que le serbe *њѣга* ‘njega’). Comme en serbe, en revanche, les anciennes occlusives <т’> et <д’> se sont affriquées en <ћ> /tʃ/ et <ђ> /dʒ/ respectivement (ex. *ће ‘це*’ « veut »), l’opposition avec les affriquées non-palatalisées étant maintenue (Mladenović, 2001). Comme en macédonien, en revanche, le schwa a un statut de phonème (ici transcrit par le graphème <ə>, par exemple dans *сѣнце* ‘sѣnce’ « soleil »). Comme dans les autres parlars de la

⁵ Ailleurs et de façon conventionnelle, les graphèmes sont notés entre chevrons, tandis que les crochets (resp. les barres obliques) indiquent les transcriptions phonétiques (resp. phonologiques), suivant l’alphabet de l’API.

montagne Šar (entre Kosovo, Macédoine et Albanie), le -л ‘-l’ en fin de syllabe a donné -в ‘-v’, un /v/ qui s’assourdit en [f] en fin de mot, notamment dans la désinence du parfait (ex. *наишоф* ‘naišof’ « est venu »). Comme dans les parlers macédoniens occidentaux, l’accent se trouve sur l’antépénultième, et on remarque la présence d’un accent syntagmatique sur le /i/ de *северни-ветер* ‘severniveter’ « vent du nord » (d’où la transcription avec un trait d’union). Dans ce dernier mot, à comparer au serbe *ветар* ‘vetar’, la vocalisation issue du <ъ> ‘jer fort’ protoslave est également de type macédonien.

Au niveau morphologique, le parfait est utilisé là où autrefois on employait l’aoriste ou l’imparfait. Et il n’existe au passé qu’une seule terminaison pour les trois genres, au pluriel : -л’е ‘-l’e’ (ex. *се договорил’е* ‘se dogovoril’e’ « sont convenus »), ce qui constitue une caractéristique des parlers macédoniens – que l’on retrouve dans la variété de Golo Brdo. Sous l’influence des parlers macédoniens, également, le génitif masculin singulier des mots à flexion adjectivale conserve l’ancienne forme -го ‘go’ (notamment dans le pronom de 3^e personne masculin). De plus, la comparaison des adjectifs et des adverbes se fait de manière analytique (ex. *појак* ‘pojak’, *појакo* ‘pojako’, « plus fort »). Au niveau lexical, enfin, on remarque pour traduire « manteau » le mot *кожуф* ‘kožuf’, rare cas où le /x/ du proto-slave a été remplacé par /f/.

6.3. Roumain de Transylvanie

En Transylvanie, la prononciation est très différente de celle du roumain standard parlé à Bucarest : palatalisations en abondance ; consonnes supplémentaires (/ç/, /ʃ/, /ɲ/, /x/), voyelles supplémentaires (/ɔ/, /ɛ/, /y/, /œ/), absence de la consonne /dʒ/ (remplacée par /ʒ/) et absence de la diphtongue /wa/ (Staelens, 2019). Alors que le roumain standard possède la diphtongue /ɛa/, <é> note ici la palatalisation de la consonne qui précède, suivie de la voyelle /a/; si la consonne ne peut être palatalisée, la semi-voyelle /j/ prend place. La diphtongue /əw/ devient souvent [o:], par exemple dans *ău* (« ont », dans la construction « ils ont vu »), et le digramme <ea> se prononce [ɛ:], par exemple dans *așea* (« donc », là où en roumain standard on a une diphtongue). Au niveau morpho-phonologique, l’article défini masculin, postposé,

obéit à l'harmonie vocalique : *le* après *e*, *lǔ* après *u* (ex. *vîntulǔ* « le vent »). Dans ce dernier cas, il fait au besoin réapparaître en surface le *ǔ* caduc du substantif (en fin de mot, *-tǔ* pouvant être voisé ou ne pas être prononcé, en fonction du mot qui suit), mais en aucun cas le *l* ne saurait être prononcé. Dans la pratique, un substantif finissant en /u/ se prononce de la même manière avec ou sans article, tandis qu'un mot en *ǔ* muet aura ce *u* prononcé. Cet article défini vient du latin ILLE, de sorte qu'on a *SOLE ILLE > **soreïle* > *sóriile* (« le soleil », *soarele* en roumain standard, où la voyelle semble s'être perdue plus tôt).

Au niveau de la morphologie verbale, « il est » se traduit *ěi/i/i'ǐ* [uj] — la forme *este*, que l'on retrouve en roumain standard, est exclusivement prédicative dans la variété de Transylvanie, avec l'acception « il y a » ; elle n'est jamais copulative. Quant au subjonctif, il doit toujours comporter plusieurs syllabes à la 3^e personne : d'où *deǔe* (« donne », face à *dea* en roumain standard). Au niveau morpho-syntaxique, sinon, l'infinitif est utilisé plus volontiers que le subjonctif du roumain standard (ex. *a luci și străluci* « à briller et briller »). Au niveau véritablement syntaxique, en outre, le prédicat est en règle générale placé avant le sujet : ex. *s'ău încăieratǔ vîntulǔ...* « se disputaient le vent... », alors qu'ailleurs en roumain, l'ordre des mots peut être plus flexible (Nicolae, 2019). Au niveau lexical, enfin, on note :

- *mǐedǎ-nópte* (littéralement « minuit ») pour « nord » ;
- à plusieurs reprises l'interjection *nó* ([nɔ], commune au hongrois et aux langues slaves septentrionales, mais intraduisible en français) ;
- *preumbla* (« marchait », à comparer au roumain standard *plimba* < PERAMBULA(BA)T) ;
- *gubǎ, șubǎ*. (« limousine », « manteau », probablement de la même origine arabe que le français « jupe ») ;
- *acmu* (« à présent », à comparer au roumain standard *acum* < *ECCUM (HUC) MODO) ;
- *tǎtǔ* (< TANTU-, « tant »), là où en roumain standard on aurait plutôt *tot* (< TOTU-, « tout ») ;
- *s'ău uritǔ* « s'est lassée » et *șipatǔ* « jeté » (apparenté au français « tapé »), alors que *s-a urit* signifierait plutôt « s'est détesté » et *tîpat* « crié » en roumain standard ;

- *atuncine* « alors, à ce moment-là », différencié en roumain de Transylvanie de *atunci* « alors, donc » ;
- *s'ău hăṭitŭ* « a commencé », avec des nuances à côté du roumain standard *a începe*.

7. Conclusion

À l'heure de la mondialisation qui, au lieu d'élargir nos champs de visions du monde, a plutôt tendance à imposer une façon particulière de penser (*cf.* *exergue*), nous nous sommes faits dans cet article les avocats de la pluralité des langues. À l'heure des *big data*, le corpus que nous avons présenté fait figure de miniature, par sa petite taille, mais aussi dans le sens étymologique de décoration colorée. Même une minute de parole, nous l'avons vu, est cependant riche d'enseignement quant à la variation, sur une base comparable. L'objectif était d'illustrer la diversité linguistique de l'Europe, pour la promouvoir à travers une carte parlante et préserver un témoignage sonore de certaines langues menacées d'extinction (Hagège, 2000).

En nous focalisant sur quelques langues et les commentaires épilinguistiques qu'elles suscitent, nous avons montré combien importante est la question du passage à l'écrit, non seulement pour la documentation mais encore pour l'enseignement et la survie des langues minoritaires – le numérique étant également un des enjeux de leur revitalisation (Soria *et al.*, 2013). Le système orthographique d'une langue, outil supradialectal qui affirme l'unité de cette langue et en vient à s'identifier à elle, dessine en même temps les contours de ce qui sépare celle-ci d'autres langues – on pense par exemple, dans les Balkans, au choix de l'alphabet latin ou cyrillique. Le discours sur le sentiment identitaire, dont nous avons rapporté quelques échantillons, est donc fondamental et une analyse plus poussée demanderait d'autres enquêtes de terrain.

Nous espérons reprendre celles-ci et enregistrer plusieurs versions d'une même langue, comme cela a été fait pour le Schleswig-Holstein, dont récemment une carte a été intégrée à notre site <<https://atlas.limsi.fr/?tab=sh>, avec plus de 80 enregistrements transcrits en collaboration avec l'Université de

Kiel. Il s'agit là sans doute de dialectes plus clairement que dans le cas du moéso-roumain, même si cette dernière langue n'est pas parlée sur un territoire compact. Cependant, des activistes du Plattdüütsch et des nationalistes roumains ne tiendraient pas ce discours : les réactions suscitées par le travail de cartographie linguistique présenté ici et en particulier notre analyse des variétés — somme toute assez proches — de provençal et de languedocien oriental nous obligent à une certaine prudence. Même les résultats de la dialectométrie — également appliqués à des traductions de la fable « La bise et le soleil » (Boula de Mareüil *et al.*, 2021) — doivent être pris avec précaution.

La question de ce qui différencie un dialecte d'une langue est une vieille question et en grande partie une mauvaise question : tout dépend de l'angle d'observation. Un dialecte est souvent interprété en négatif par le sens commun comme non-langue, non-moderne, non-écrit, n'obéissant à aucune grammaire. En *folk linguistics* (Preston, 2005), il s'agirait d'un parler oral, régional, trop peu différencié par rapport à une langue de plus vaste champ, et dénué de règles. Si l'écrit et l'écrivain confèrent au dialecte le statut de langue, on comprend les crispations autour de la graphie — ceci, dès les débuts des Félibres en Provence (Costa, 2012). En termes purement linguistiques, cependant, il est impossible de trancher entre langue et dialecte : la distinction est d'un autre ordre, sociolinguistique, politique, culturel, historique. On connaît la boutade attribuée au maréchal Lyautey et au sociolinguiste Weinreich : une langue est un dialecte qui a une armée et une marine. En réaction à une longue période de mépris pour les dialectes et du fait que l'Union européenne ne reconnaît que les langues minoritaires ou régionales moins utilisées, certains affirment que le provençal est une véritable langue (Blanchet, 2004) et non un dialecte de l'occitan. Le débat n'est pas clos, l'Occitanie ne disposant ni d'une armée ni d'une marine propres. Dans les Balkans, où les armes ont parlé il n'y a pas si longtemps, comme en Ukraine, où la guerre continue à tuer, émettons simplement le vœu pieux que perdure la richesse linguistique illustrée par cet atlas sonore.

8. Remerciements

Nous tenons à exprimer notre chaleureuse gratitude envers les locuteurs qui nous ont accordé de leur temps pour traduire dans leur langue la fable « La bise et le soleil » : sans eux, ce travail aurait été impossible et n'aurait eu aucun sens. Nous sommes également redevables à Mathieu Castel, à Alain Barthélémy-Vigouroux et à Jean Léo Léonard pour leurs commentaires. Nous remercions enfin vivement Radivoje Mladenović et Georges Staelens pour leurs analyses linguistiques. Les erreurs d'interprétation restent les nôtres.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN (1925) *Éléments d'une doctrine radicale*. Paris : Gallimard.
- ALMBERG Jøn & Kristian SKARBØ (2002) « Nordavinden og sola. Ein norsk dialect database pånettet <http://www.ling.hf.ntnu.no/nos> ». In MOEN Inger, Hanne Gram SIMONSEN, Arne TORP & Kjell Ivar VANNEBO (eds.), *Utvalgte artikler fra Det niende møtet om norsk språk*. Oslo : Novus Forlag.
- ALLEN W. Sidney (1987) *Vox Graeca: The Pronunciation of Classical Greek*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ANDERSON Alexander & Tymoteusz KRÓL, (2006) *A grammar of Wymysorys*. Durham : SEERLC,.
- BARTHELEMY-VIGOUROUX Alain & Guy MARTIN (2017) *Manuel pratique de provençal contemporain*. Aix-en-Provence : Edisud.
- BLANCHET Philippe (2004) « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », *Workshop MIDL*, Paris. 31–36.
- BOCHMANN Klaus (2022) « Langues minoritaires et conflits linguistiques ». In NOIRARD Stéphanie (Dir.), *Transmettre les langues minorisées. Entre promotion et relégation*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. 25–36.
- BOISGONTIER Jacques (1981–1986) *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc oriental*. Paris : Éditions du CNRS.
- BOULA DE MAREÛIL Philippe, Frédéric VERNIER & Albert RILLIARD (2017) « Enregistrements et transcriptions pour un atlas sonore des langues régionales de France ». *Géolinguistique* 17. 23–48.

- BOULA DE MAREÛIL Philippe, Valentina DE IACOVO, Antonio ROMANO & Frédéric VERNIER (2019a) « Un atlante sonoro delle lingue di Francia e d'Italia: focus sulle parlate liguri ». In TOSO Fiorenzo (a cura di), *Il patrimoniolinguistico storico della Liguria. Attualità e future*. Savona : Insedicesimo. 33–46.
- BOULA DE MAREÛIL Philippe., Gilles ADDA, Lori LAMEL, Albert RILLIARD & Frédéric VERNIER (2019b) « A speaking atlas of minority languages of France: collection and analyses of dialectal data ». *19th International Congress of Phonetic Sciences*, Melbourne. 1709–1713.
- BOULA DE MAREÛIL Philippe, Lucien MAHIN & Frédéric VERNIER (2020) « Les parlers romans dans l'atlas sonore des langues et dialectes de Belgique ». *Bien Dire et Bien Apprendre* 35. 85–108.
- BOULA DE MAREÛIL Philippe, Gilles ADDA & Lori LAMEL (2021) « Comparaison dialectométriques de parlers du Croissant avec d'autres parlers d'oc et d'oïl ». In ESHER Louise, Maximilien GUERIN, Nicolas QUINT & Michela RUSSO (éds.), *Le Croissant linguistique entre oc, oïl et francoprovençal : des mots à la grammaire, des parlers aux aires*. Paris : L'Harmattan. 159–17Z.
- BOUVIER Jean-Claude & Claude MARTEL (1975–1986) *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*. Paris : Éditions du CNRS.
- BRETON Roland (1974) *Géographie des langues*. Paris : Presses Universitaires de France.
- BUCHOLTZ Mary (2003) « Sociolinguistic nostalgia and authentication of identity ». *Journal of Sociolinguistics* 7(3). 398–416.
- CANUT Cécile (1998) « Pour une analyse des productions épilinguistiques ». *Cahiers de praxématique* 31. 69–90.
- CANUT Cécile. (2011) « La langue romani : une fiction historique ». *Langage et société* 136. 55–80.
- CAUBET Dominique, Salem CHAKER & Jean SIBILLE (2001) *Codification des langues de France*. Paris : L'Harmattan.
- CERQUIGLINI Bernard (1999) Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication.
<<http://www.ladocumentationfrançaise.fr/var/storage/rapports-publics/994000719.pdf>>.
- CHAMBERS Jack & Peter TRUDGILL (2004) *Dialectology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- COUROUAU Jean-François (2005) « L'invention du patois ou la progressive

- émergence d'un marqueur sociolinguistique français XIII^e-XVII^e siècles ». *Revue de linguistique romane* 69. 273-274.
- COSTA James (2010) *Revitalisation linguistique : discours, mythes et idéologies : approche critique de mouvements de revitalisation en Provence et en Ecosse*. Thèse de doctorat. Grenoble : Université Stendhal.
- COSTA James (2012) « De l'hygiène verbale dans le sud de la France ou Occitanie ». *Lengas* 72. 83-112.
- COURTHIADE Marcel (1988) « Les derniers vestiges du parler slave de Boboščica et de Drenovthne (Albanie) ». *Revue des Études Slaves* 60(1). 139-157.
- COURTHIADE Marcel (2000) « Les Rroms, Ashkalis et Gorans de Dardanie (Kosovo) ». *Annales de l'autre Islam* 7. 255-280.
- COURTHIADE Marcel (2004) *Les Rroms dans le contexte des peuples européens sans territoire compact*. Paris : INALCO.
- COURTHIADE Marcel (2007) « Jeu dialectes-langues ». *Langues et cité* 9. 6-7.
- COURTHIADE Marcel (2013) *A succinct history of the Rromani language*. Paris : INALCO.
- COURTHIADE Marcel (2020) *De la « tsiganologie » à la « rromologie » : études en langue, littérature, culture et société du peuple rrom en France et dans le monde*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches. Paris : INALCO.
- COURTHIADE Marcel & Stella KARAMAGKIOLA (2013) « Attitudes comparées de deux minorités européennes sans territoire compact vis-à-vis de la langue maternelle : les Rroms et les Aroumains ». In ALEN GARABATO Carmen (Dir.), *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXI^e siècle*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas. 193-215.
- CUNIA Tiberius (1999) « On the Standardization of the Aromunian System of Writing », *The Bituli-Macedonia Symposium*. Syracuse. 1-16.
- DALBERA Jean-Philippe (1994) *Les parlers des Alpes-Maritimes : étude comparative, essai de reconstruction*. Londres : AIEO.
- DAUZAT Albert (1927) *Les patois. Évolution, classification, étude*. Paris : Librairie Delagrave.
- DJORDJEVIC Ksenija (2013) « Bunjevci : une identité collatérale discutée dans le triangle de Baja ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* 7. 117-134.

- DJORDJEVIC-LEONARD Ksenija (2014) « Le ruthène vs l'ukrainien : les paradoxes d'une individuation ». In NADAL FARRERAS Josep Maria, Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI & Olga FULLANA NOELL (éds.), *L'espace des langues*. Paris : L'Harmattan. 275–288.
- EYSSERIC Violaine (2005) *Le corpus juridique des langues de France*, Rapport de la Délégation Générale à la langue française et aux langues de France.
- FANON Frantz (1952) *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.
- FERRY Jules (1885) Débat à la Chambre des députés, Paris.
- FRIEDMAN Victor (2001) *Macedonian*. Durham : SEERLC.
- GARDE Paul (2004) *Le discours balkanique. Des mots et des hommes* Paris : Fayard.
- GELU Victor (1856) *Chansons provençales*. Marseille : Camoin.
- GILLIERON Jules & Edmond EDMONT (1902–1910) *Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- HAGEGE Claude (2000) *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob.
- JOUVEAU René (1980) « Les hésitations orthographiques de Frédéric Mistral ». *5^e Colloque de langues dialectales*, Monaco. 55–67.
- KERÄNEN Mari (2018) « Language maintenance through corpus planning – the case of Kven ». *Acta Borelia* 35(2). 1–16.
- LABOV William (1976) *Sociolinguistique*. Paris : Éditions de Minuit.
- LIEUTARD Hervé (2019) « Les systèmes graphiques de l'occitan : un kaléidoscope des représentations et des changements linguistiques ». *Lengas* 86, en ligne.
- LEONARD Jean Léo (2013) « Mulgi, kihnu, võro, seto : langues collatérales d'Estonie et pluralisme de proximité ». In ALEN GARABATO Carmen (Dir.), *Gestion des minorités linguistiques dans l'Europe du XXI^e siècle*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas. 35–48.
- MARTEL Philippe (2019) « Langues de France et textes officiels : un peu d'histoire ». *Journée d'étude & débat sur les langues régionales : situation et perspectives*, Paris. 99–110.
- MARTEL Philippe & Marie-Jeanne VERNY (2020). « Les langues régionales au Parlement, ou l'éternel retour ». *Glottopol* 34. 69–90.
- MLADENović Radivoje (2001) *Govor Šarplaninske Župe Gora*. Belgrade : SANU.
- MOSELEY Christopher (2010) *Atlas of the World's Languages in Danger*. Paris : UNESCO.

- NICOLAE Alexandru (2019) *Word order and parameter change in Romanian: A comparative Romance perspective*. Oxford : Oxford University Press.
- OLIVIERI Michèle, Sylvain, CASAGRANDE., Guylaine BRUN-TRIGAUD & Pierre-Aurélien GEORGES (2017) « Le *Thesaurus Occitan* dans tous ses états ». *Revue française de linguistique appliquée* 22. 89–102.
- PICARD Flore (2000) « À l'intersection entre complexité flexionnelle et complexité diasystémique : modélisation du verbe same ». *Verbum* 42(1–2). 63–84.
- PRESTON Denis R. (2005) « What is folk linguistics? What should you care? ». *Lingua Posnaniensis* 47. 143–162.
- RIDANPÄÄ Juha (2018) « Why save a minority language? Meänkieli and rationales of language revitalization ». *Fennia – International Journal of Geography* 196(2). 187–203.
- ROMANO Antonio (2016) « La *BD AMPER*, *La tramontana e il sole e altri dati su lingue, dialetti, socioletti, etnoletti e interletti del Laboratorio di Fonetica Sperimentale “Arturo Genre”* ». *Quaderni del Museo delle Genti d’Abruzzo* 41. 225–240.
- SAÏDI Victoriya (2009) « Le problème de la nomination de la langue ukrainienne ». *Études de lettres* 4. 101–114. Ó
- SAINTE-BEUVE Charles Augustin (1851) *Causeries du lundi*. Paris : Garnier.
- SALLABANK Julia & Yan MARQUIS. (2018) « ‘We Don’t Say It Like That’: Language Ownership and (De)Legitimising the New Speaker ». In SMITH-CHRISTMAS Cassandra, Noël Ó MURCHADHA, Michael HORNSBY & Mairead MORIARTY (eds.), *New Speakers of Minority Languages*. Londres : Palgrave Macmillan. 67-90
- ŠIMÁČKOVÁ Šárka, Václav Jonáš PODLIPSKÝ & Kateřina CHLÁDKOVÁ (2012) « Czech spoken in Bohemia and Moravia ». *Journal of the International Phonetic Association* 42(2). 225–232.
- STAELENS Georges (2019) *Étymologie roumaine revisitée. De la Rîmnă ne tragemă*. Wrocław : Amazon Fulfilment.
- SORIA Claudia, Joseph MARIANI & Carlo ZOLI (2013) « Dwarfs sitting on the giants’ shoulders – how LTs for regional and minority languages can benefit from piggybacking major languages ». *XVII Foundation for Endangered Languages Conference*, Ottawa. 73–79.
- SUMIEN Doomergue (2007) « Preconizacions del Conselh de la Lenga Occitana ». *Lingüistica Occitana* 6. 1–157.

- VIAUT Alain (2020) « De la relation entre variantes et standard dans les procédures de revitalisation des langues minoritaires ». *Les Cahiers du GEPE* 12, en ligne.
- VIAUT Alain & Antoine PASCAUD (2017) « Pour une définition de la notion de “langue régionale” ». *Lengas* 82, en ligne.
- WALTER Henriette (1988). *Le français dans tous les sens*. Paris : Robert Laffont.

Philippe Boula de Mareuil,
Marcel Courthiade, Frédéric Vernier
Université Paris-Saclay & CNRS, LISN
Philippe.boula.de.mareuil@limsi.fr